

posé sur la table, renonçant à attendre plus longtemps que ces Américains fantasques se décidassent à manger.

Quand tout le monde fut servi, William, la bouche pleine, déclara :

—Que voulez-vous que je conte? P'paw! C'est à vous que je demanderai de conter plutôt comment vous avez connu et épousé celle qui devait être notre mère à Mary, Biddy et moi.

—Etrange curiosité! fit Mme Peter Golden.

—En France, dit John Durand, surtout dans la vieille France, un fils n'oseraient questionner son père sur un pareil point.

—Et pourquoi donc? protesta Peter Golden. C'est si simple! Un fils a le droit de savoir. Et je n'ai rien à cacher.

—Rien!... affirma Mme Peter Golden.

—Et puis, fit William, cela peut servir d'indication. Je souis très troublé réellement! Ma vie a changé soudain! Je souis décidé à de grandes choses!...

—Il y a quelque chose de nouveau, réellement, dit Biddy, pour que notre frère ait renoncé à la boxe, le rêve de toute sa vie.

—Le rêve a changé! fit William.

Elise Maringot le questionnait du regard. Elle était curieuse, avide de roman. Comme on servait un kari à l'indienne, le roi du savon minéral conta :

—Ce fut peu de temps après que j'ai eu connu John Durand, mon cher associé. Nous cherchions de l'or, en Argentine. Puis, je me suis mis cow-boy. Un jour, mourant de soif, j'entrai dans un ranch tenu par un homme d'origine écossaise, veuf, et qui vivait avec sa fille, créature blonde avec un joli sourire. Je fus retourné. Mais trop timide pour parler. Je me serais alors mesuré avec un rhinocéros, mais devant une jeune fille, je ne pouvais même pas parler. Alors, j'ai agi!

—Comment?

—Le lendemain, je suis venu à cheval, aux environs du ranch et j'ai guetté. Le père écossais sortit justement en voiture pour aller conduire trois petits cochons à la ville. J'entrai. La fille était seule. Je jetai sur sa tête mon foulard de cow-boy, je la bâillonnaï, à cause des cris. Je l'enlevai, la portai sur mon cheval, puis partis pour une cabane où j'habitais, près d'un autre ranch. Là, je débâillonnaï la personne, et je lui dis : « Excusez-moi, je n'ai pas osé vous parler hier et vous dire à quel point je voudrais vous avoir pour femme. De cette manière que j'agis aujourd'hui, je suis obligé de parler. Il est même impossible que je ne parle pas. Vous m'interrogeriez!... Alors, voici. Voulez-vous vous marier avec moi? Si c'est non, je vous reporte à votre père, et il ne sera plus question de rien. Si c'est oui, je cours chercher le pasteur. » Et ce fut oui!...

Mme Peter Golden s'éventait d'un air de reine charmée par une sérénade. Elle écoutait, ravie et elle prit alors la parole :

—Et comme ne pas dire oui?... Une demi-heure de terreur et d'épouvante aboutissant à une marque d'admiration et de respect, quoi de plus subjuguant? Et cette audace pour m'avoir pour femme!... Je dis oui avec élan, avec délire... Tous deux, mes chers enfants, on courut chez le pasteur. On eut la licence de mariage en dix minutes et le mariage lui-même en dix autres minutes. Puis, au galop, nous sommes retournés chez mon père...

—Il n'était point revenu de sa course! poursuivit

Peter Golden. Alors, nous l'avons attendu. J'ai préparé le souper. J'ai tué un mouton et fait rôtir son râble en plein air, selon la mode des cow-boys dans les prairies. Votre mère fit de la pâte pour les gâteaux et le pudding. A 10 heures seulement du soir, mon beau-père revint. Etonné de ces apprêts, il demanda à sa fille ce qu'il y avait. Alors, mes enfants, celle qui devait être votre mère lui répondit : « Mon père, je vous présente mon mari! » Le cow-boy que ce père avait désaltéré la veille montra la licence de mariage et le certificat du pasteur. Et mon beau-père dit : « C'est vite fait!... Mais je ne vous connais pas. » Et votre mère dit : « Moi non plus, je ne le connais pas et je l'ai bien épousé tout de même!... » Et votre grand-père écossais, mes enfants, dit alors : « J'ai très faim, mangeons! Nous ferons mieux connaître une autre fois!... »

—Ce fut un très bon mariage, conclut Mme Peter Golden. Il fut question de divorce une fois, et il n'y a pas eu de suite à cette tentative faite dans un moment d'énevrement. Nos enfants nous aiment bien et nous aimons nos enfants.

—Huit jours après le mariage, dit encore M. Peter Golden en attaquant l'entremets que le maître d'hôtel venait de servir, je retournais chercher de l'or, à l'endroit où j'avais laissé John Durand, mon futur cher associé. Je le présentais à ma femme.

—Curieux! s'écria John Durand. Je ne savais pas alors que vous étiez mariés depuis si peu de temps. Je vous croyais mariés depuis un an au moins.

—On finit par tout apprendre, dit Mary.

—Cher fils! demandait Peter Golden, avez-vous encore quelque chose à savoir?

—No! Ceci me suffit, dit William, qui paraissait content. Je sais ce qui me reste à faire.

Et il quitta la table séance tenante. Biddy demanda :

—Que va-t-il faire?

—Je ne sais! fit Peter Golden. Mais je vais simplifier ce qu'il doit avoir l'intention de faire. Il aime, comme moi j'ai aimé. Miss Elise Maringot, c'est bien vous qui l'avez détourné de la boxe.

—Je n'ai rien fait pour cela, Monsieur, dit la dactylographe.

Puis, se ravisant tout à coup :

—Peut-être, toutefois, mon attitude a-t-elle pu l'influencer. M. William revenait dans de tels états que je m'écriais : « Peut-on se faire abîmer de la sorte alors qu'on est si bien fait de sa personne! Vous vieillirez, Monsieur William, et combien de personnes sauveront que vous étiez un charmant cavalier avant l'époque où vous n'êtes plus devenu qu'une plaie permanente, tantôt fraîche, tantôt en cours de cicatrisation. »

—Vous avez dit cela! s'écria Mme Peter Golden.

—Je l'ai dit, oui, Madame. Ai-je eu tort?

—Non, puisque vous le pensiez. Et moi, je pense comme vous.

—Il voulait la célébrité, s'écria Peter Golden. On ne peut pas tout avoir... Aujourd'hui, il renonce à la célébrité. Il abandonne la boxe. C'est qu'il veut autre chose... Le bonheur... Miss Elise, voulez-vous donner le bonheur à mon fils en l'épousant?

—Vraiment! Monsieur Peter Golden!... balbutia la jeune Française, émue, rougissante, interloquée aussi, jamais je n'aurais osé porter mes regards si haut... D'autant que sans être engagée ailleurs, je crois m'être aperçue que...